

EN PAYS FALI

UN ETHNOLOGUE CHARENTAIS AU NORD-CAMEROUN

TEXTE COMPLET



Ce document n'est que le texte à imprimer, sans aucune image, d'une publication richement illustrée et commentée. Pour retrouver le contenu de ce document dans son contexte d'origine, cliquez sur le lien suivant :

<http://alienor.org/publications/en-pays-fali/index.php>

JEAN-GABRIEL GAUTHIER, ARCHÉOLOGUE ET ETHNOLOGUE

Le Musée d'Angoulême a reçu, en 2011, une très importante donation d'objets ethnographiques témoins de la culture fali du Nord Cameroun. Cet ensemble est exceptionnel tant par la quantité (plus de deux cents) et la qualité des objets présentés que par la densité de la documentation rassemblée : films inédits, photographies des œuvres en contexte, bande-son et l'ensemble des écrits de celui qui en est le collecteur : Jean-Gabriel Gauthier.

Jean-Gabriel Gauthier est né en 1929 à Angoulême. Titulaire de deux doctorats, l'un en ethnologie et l'autre en sciences naturelles, il devient directeur de recherche au CNRS, rattaché au laboratoire d'ethnologie de l'université de Bordeaux II puis, en 1975, au laboratoire d'anthropologie de l'université de Bordeaux I.

Dès 1956, il entame une série de missions scientifiques au Nord Cameroun, missions qu'il effectue jusqu'au début des années 2000.

Quand il n'était pas sur le terrain, Jean-Gabriel Gauthier enseignait l'anthropologie culturelle et sociale à l'université de Bordeaux I et II, au centre de géographie tropicale de Bordeaux et au Centre d'Étude d'Afrique Noire, faculté de droit de Bordeaux, ainsi que dans le milieu hospitalier. Il a également dispensé ses connaissances au Cameroun, à l'université de Yaoundé. Son implication ne s'arrêtait pas là puisqu'il fut membre fondateur puis président de la société d'anthropologie du Sud-Ouest entre 1981 et 1983, membre de nombreux comités dont le comité permanent de la recherche archéologique du Cameroun.

Pendant près d'un demi-siècle, Jean-Gabriel Gauthier s'est rendu en pays fali pour des séjours de plusieurs mois et a tenté d'en appréhender tous les aspects. Ses recherches de terrain l'ont ainsi poussé à aborder l'histoire du territoire dans le temps, par la réalisation de fouilles archéologiques nombreuses lui ayant permis de remonter jusqu'au X^e siècle de notre ère, jusqu'à l'étude des dernières métamorphoses de la société fali au tournant du XX^e siècle. Chaque temps de l'histoire du territoire se trouve ainsi illustré par des objets collectés mais également par des publications nombreuses, des captations sonores, photographiques ou filmiques.

Ses séjours de plusieurs mois sur place lors de chaque mission et son approche pluridisciplinaire lui ont permis de littéralement "pénétrer" le peuple fali : une immersion qui a conduit à une véritable adoption, lui a valu la place honorifique de chef et le respect profond de son grand ami le chef du village de Ngoutchoumi, Égui Ndoté.

LE PAYS FALI

Les Fali sont des montagnards animistes de la région de Garoua. Ils relèvent d'un ensemble plus vaste appelé « Kirdi » c'est-à-dire « païens » par rapport aux Peuls musulmans qui occupent la région depuis 1812. Les Fali distinguent entre eux quatre ensembles : les Fali Tinguelin, les Fali Kangou, les Fali du Bossoum et ceux du Peské-Bori. Si ces groupements préexistaient à la colonisation, ce sont les Allemands, puis les Français qui prirent l'habitude de les désigner du nom de l'entité géographique qu'ils occupaient. L'usage en est resté.

Pays au relief peu accentué mais tourmenté en raison de sa nature volcanique, il est formé de plateaux séparés par des îlots montagneux d'une altitude s'échelonnant entre 600 et 1135 mètres. On dénombreait 20.000 individus au milieu des années 1990 parlant 6 dialectes principaux, le fulfuldé étant la langue véhiculaire du Nord-Cameroun ainsi que de plus en plus, le français.

Les Fali résistent aux Allemands en 1912, mais subissent par la suite l'influence française. Les enfants sont placés sous surveillance de l'administration coloniale et sous tutelle de Lamibé (ce qui prévaut encore, d'une façon traditionnelle mais non officielle, à la fin du XX^e siècle).

Les Fali sont des agriculteurs pratiquant, à l'occasion – et de moins en moins – la chasse et la cueillette. Pendant des siècles, ils ont aménagé les montagnes pour y cultiver le sorgho (céréale), le mil, les haricots, le sésame ou les arachides. À partir des années 1960, ils descendent dans le piémont où ils procèdent à des aménagements spécifiques qui leur permettent d'obtenir, en saison des pluies, ignames, taro, manioc et patates douces.

Les Fali cultivent également des espèces utilitaires comme le coton pour la confection des vêtements et l'indigo pour la teinture. La culture du coton a d'ailleurs fait accéder les Fali à l'économie de marché car il est devenu un produit de vente et de rente permettant d'obtenir de l'argent pour l'achat de produits alimentaires et de biens manufacturés. Cependant, cette culture à plus grand rendement a d'une part, par l'usage de pesticides, eu des conséquences sur la faune et d'autre part provoqué le déboisement de nombreuses aires. Par ailleurs, la mise en jachère des terres, a, quant à elle, imposé d'aller de plus en plus loin et créé un semi-nomadisme qui bouleverse les structures traditionnelles.

La chasse, autrefois, fournissait le principal apport de protéines des Fali. Jusque dans les années 1980, ce qui pouvait rester de gros gibier (antilopes, phacochères) était encore chassé à l'arc et aux flèches empoisonnées. Cette activité a totalement disparu aujourd'hui. Seule subsiste une petite chasse (rongeurs, oiseaux...) pratiquée à l'aide de frondes ou de différentes sortes de pièges par les enfants et les adolescents.

PARURES ET CODES SOCIAUX

Chaque village compte une ou plusieurs tribus alliées dites *num banta*. Chacune est elle-même formée par l'alliance de plusieurs clans patrilineaires exogames qui se décomposent eux-mêmes en lignages hiérarchisés suivant l'âge.

Autrefois groupées pour des raisons de sécurité, les habitations ont tendance à se disperser de plus en plus et deviennent des hameaux éloignés parfois de plusieurs kilomètres. Ils ne sont pas pour autant dissociés car si les hommes peuvent changer de lieu de résidence, les morts conservent un habitat fixe. De ce fait, quelle que soit la distance à laquelle se trouve une habitation, elle demeure liée à la parcelle de terre sur laquelle s'élève le sanctuaire clanique de son propriétaire.

Le costume des hommes fait lui-même référence à cette appartenance clanique. Les pagnes d'apparat se décomposent en deux parties, antérieure et postérieure, attachées ensemble par de petites lanières. Ils sont réalisés en coton cultivé, tissé et teint localement à l'indigo et ornés de broderies faites avec du coton d'importation. Le bleu indigo, le jaune et le rouge sont les couleurs caractéristiques des Fali.

Sur la partie antérieure du pagne *tipesu*, on observe en effet, des motifs géométriques brodés qui sont une carte d'identité, pourrait-on dire, de l'individu. Au centre se trouve son blason personnel, sur les côtés les blasons des clans alliés et à la base des broderies à valeur strictement décorative. Seuls les hommes ayant subi l'initiation portent ce type de pagne. Les pagnes ne sont pas transmissibles d'une génération à l'autre. Chacun fabrique son pagne mais certains étant plus habiles que d'autres, il peut arriver que des commandes leur soient passées, elles seront payées par troc.

La fabrication des pagnes est un travail strictement masculin, de la culture du coton familial (disparue aujourd'hui), au filage, au tissage, à la couture, la teinture puis au travail de broderie.

Chez les Fali du Kangou, le pagne antérieur masculin est de forme triangulaire. Fabriqué selon les mêmes procédés, il porte également les blasons de son propriétaire et des clans alliés, brodés. Des anneaux de laiton achetés sur un marché viennent lester le pagne et éviter qu'il ne se soulève au vent. La partie postérieure est constituée d'une peau de chèvre. L'usage de ces pagnes a disparu dans les années 1960.

Il y a quelques années encore, les Fali fabriquaient la totalité de leurs vêtements à partir du coton cultivé près des habitations. Le filage est réalisé à l'aide d'un fuseau à peson de terre cuite. Le tissage est lui réalisé au moyen d'un métier à cadre mobile. Les bandes obtenues par ce procédé ne dépassent pas 10 centimètres de largeur. Elles sont cousues entre elles pour confectionner les différentes pièces d'habillement comme les pagnes, manteaux et bonnets.

Les bandes les moins larges, mesurant entre 5 et 7 centimètres, servaient autrefois de monnaie d'échange, rôle encore visible dans les dots de mariage. Elles sont également en usage pour l'enveloppement du corps du défunt, usage témoignant de leur valeur.

Jusque dans les années 1980, les hommes âgés portaient des ensembles, short et tunique en bandes de coton local tissé, non teinté, pour le travail quotidien aux champs.

Le costume pouvait être complété par le port, plutôt pour les hommes les plus âgés, de bonnets *dorr aô* faits de bandes de coton produites localement pour sa partie intérieure et de coton teinté étranger (venant notamment du Nigéria) pour la partie extérieure. Les plus jeunes peuvent leur préférer les calottes achetées sur un marché, en coton tissé localement mais brodé par des artisans d'autres territoires comme Maroua, ville cosmopolite réputée pour ses broderies au point de chaînette réalisées par les hommes et que l'on trouve sur tous les marchés du Cameroun.

Au moment de l'initiation, les adolescents portaient un étui pénien *kuta-ru* ("sac à sexe") en tiges de graminées tressées. Cet objet était fabriqué par les hommes, plus précisément par le parrain d'initiation du jeune homme. Une partie du parcours d'initiation se faisant totalement nu, il était destiné à protéger le pénis des arbustes épineux particulièrement nombreux dans la région. C'est une pratique qui a aujourd'hui disparu. D'une manière générale, ce sont les hommes qui font tout le travail de vannerie.

Entre douze et dix-huit ans, le jeune garçon doit satisfaire à l'initiation, qui correspond à un ensemble de rites et d'épreuves physiques permettant son passage de l'adolescence à l'âge adulte. L'initiation se divise en sept parties et s'étend sur un mois environ. On commence par préparer l'initié qui est confié à un parrain. Des interdits sexuels et de langage lui sont imposés pendant trois jours et trois nuits. Cette phase se déroule dans un enclos sacré clanique, en présence de tous les membres mâles du clan et ceux des clans alliés. Le prêtre sacrifie des chèvres, des moutons et des poules. Vient ensuite la présentation au masque, précédée par des libations de vin de mil. Le masque représente l'ancêtre fondateur du clan. L'initié doit, après cela, subir les épreuves physiques, des danses s'organisent autour d'un pieu central, entrecoupées de scènes de flagellation. Puis on lui enseigne l'histoire de son clan, récit des exploits guerriers des ancêtres.

Un des moments les plus importants réside dans le changement de costume. On lui rase la tête, l'orne d'une couronne surmontée de deux plumes blanches, on lui remet le pagne brodé fabriqué par son père (il lui transmet ainsi le blason familial), à sa ceinture sont suspendues une clochette en fer et une calebasse, une verge de bois et un petit fouet lui sont donnés. Paré de ses nouveaux atours, il procède à la visite aux femmes avec tous les membres du clan (simulacre de rapt et viol) puis au bain rituel dans une source consacrée. Pour parfaire sa formation, on lui impose enfin une retraite en brousse de 15 jours pour y faire une chasse rituelle : il est accompagné de son parrain d'initiation. Durant cette retraite, l'initié se nourrit exclusivement de ce qu'il chasse et cueille, il lui est interdit de dormir sur les rochers et il partage un manteau avec un autre initié. Les tatouages rituels viennent clôturer l'initiation et marquer son nouveau statut. C'est ainsi que Jean-Gabriel Gauthier portait aux bras les tatouages du clan Kumbandji.

On considère qu'à partir de ce moment il est à la fois apte à se marier et apte à défendre son groupe par les armes s'il le faut. Autrefois, les jeunes initiés jusqu'à l'âge d'environ 30 ans faisaient partie de la classe des jeunes gens, même s'ils étaient mariés et pères de familles, c'est-à-dire des guerriers. Ils étaient dirigés par un chef des jeunes gens ou chef des guerriers. Il était logique que ce chef des jeunes gens devienne ensuite chef du village.

Les femmes portaient quant à elles jusque dans les années 1980, de l'adolescence à la mort, des pagnes *tindenem* en fibres de tiges de haricots (*vigna unguiculata*) teintées ou non à l'antimoine ou à l'ocre et ornés ou non de perles de verre rouges et jaunes et de cauris. La partie courte est pour l'avant et la longue pour l'arrière, il est noué sur le côté avec des liens en fils de coton.

Leur fabrication a cessé vers 1975 au profit des pagnes de cotonnade. Cette dernière était particulièrement longue. Une fois la récolte des haricots faite, les tiges étaient mises à rouir (après séchage en fagot sur le toit des cases) pendant environ deux ou trois jours dans un mélange d'eau et de cendres. On les sortait puis on les rinçait avant de les passer, tige par tige, entre les dents pour éplucher et dégager les fibres (les dents des Fali étaient alors taillées en pointe). Les fibres étaient ensuite mises à sécher sur un plateau en vannerie puis on tordait ensemble plusieurs fibres pour faire une cordelière. La cordelière prête, elle était mise de côté en attendant que l'on ait assez de cordelières pour faire un pagne. Chaque cordelière était attachée à une ceinture en fibres de haricot.

C'était une activité féminine de saison sèche. Chaque femme fabriquait ses pagnes mais aidait aussi ses proches, leur confection devenant ainsi un travail collectif.

Les jeunes femmes mariées, pour signaler au mari la fin des règles, portaient également un cache-sexe *tu katcho* ("la caresse") également fait en fibres de tiges de haricot teintées à l'antimoine et rassemblées en faisceau. La partie phallique était placée vers l'avant et le pompon vers l'arrière, le tout étant retenu par une ceinture. Il existait un équivalent pour les petites filles.

En saison fraîche, le costume des deux sexes était complété par une grande pièce de coton le *lutu*, drapé, formant une sorte de manteau.

Avec l'arrivée des pagnes de cotonnade sur les marchés de la région, le costume féminin fali a considérablement évolué. Les femmes portent en effet bien souvent, comme ailleurs au Cameroun et en Afrique, un ensemble en cotonnade de type wax venant d'Europe (Pays-Bas ou Grande-Bretagne) ou d'autres pays africains (du Nigéria notamment ou même du Cameroun) composé d'un corsage, pagne, foulard de tête et pagne de portage du bébé appelé *gudel*. Cette pièce est d'ailleurs un vêtement unisexe, car les hommes le portent aussi, à la manière d'une toge, deux pans rabattus l'un sur l'autre sur l'épaule gauche. Les femmes en font une sorte de cape nouée sous le cou.

Ces cotonnades sont aujourd'hui portées en toute occasion et pour l'exécution des différentes tâches quotidiennes.

Les Fali accordent une place très importante à l'entretien et l'ornementation de leur corps. La peau est d'ailleurs régulièrement nourrie avec une teinture grasse, mélange d'huile et d'ocre rouge.

Parmi les parures produites, ce sont certainement les ornements perlés qui se distinguent par leur raffinement.

Les cache-sexe des femmes fali de Guidar, véritables résilles de perles, se portaient avec une ceinture de cuir et un pompon au-dessus des fesses. Ils étaient destinés aux jeunes filles ou jeunes femmes. Les perles de verre sont montées sur des fibres de tiges de haricot ou de coton, tressées en une sorte de macramé, la parure est nouée à la taille avec des liens en cuir. Les motifs et couleurs de ces perlages sont la propriété de la famille. Les perles étaient achetées en brin monochrome d'environ 80 centimètres de longueur sur les marchés. On pouvait adjoindre à ce perlage des cauris, coquillages-monnaie de valeur, offerts à la jeune fille par sa mère ou son mari. On observe parfois que la base du cache-sexe est coupée ; il s'agirait, selon la tradition orale, du signe indiquant que le mari a trouvé son épouse vierge pendant la nuit de noces.

Les cache-fesses étaient portés verticalement le long de la raie des fesses par les jeunes filles ou les jeunes femmes. Les brins de perles se dédoublant à leur moitié, sont montés sur une tige de fer couverte de fibres végétales. Des pièces de monnaie percées peuvent compléter la parure.

La coiffure fait l'objet d'un soin attentif. Les cheveux sont enrobés de petites boulettes d'argile mélangées à de l'oxyde de fer et enduites d'huile de caïllédrat. La coiffure est ensuite enrichie de parures de différentes natures portées en fonction des événements.

Les ornements de tête *gemshao neüno* ("collier de cheveux") étaient portés par les hommes sur le front pour les fêtes uniquement, jusque dans les années 1975. Les perles de verre sont montées sur des fibres végétales tressées. Les femmes quant à elles portaient le bandeau de tête *tsheta awo* fait de cuir, œillets métalliques et perles. Pour les danses funéraires et pendant un mois après le décès d'un proche, les femmes portaient des bandeaux de tête en fibres de graminées tressées. L'usage pouvait également être médical pour soigner les maux de tête (il était alors serré bien fort avec un nœud coulant).

Les parures de tête servaient aussi à marquer le statut social de certains individus. Le chef des jeunes gens se distinguait par le port du bandeau de tête *tsheta awo* en cuir tressé orné de perles de verre jaunes et rouges et de perles en plastique bleu ou bien par le port de la couronne *tidibo uno* en vannerie, laine et plume de poulet.

Les parures marquent les différents âges de la vie. De leur naissance jusque vers l'âge de cinq ans, les enfants portent des colliers *ham neüno* faits de rondelles de cuir et perles de verre rouges et jaunes, couleurs caractéristiques des Fali. À l'adolescence, ce sont des colliers en crin de cheval *neüno dim* qui étaient arborés. Quelques chefs fali pouvaient posséder un cheval, la plupart du temps offert par des chefs peuls. Les crins peuvent également provenir d'une monture appartenant à un Peul. Pour les fêtes, des colliers mixtes en fibres végétales perlées croisés sous le cou sont exhibés. D'autres colliers peuvent, de même, être portés indifféremment par les hommes et les femmes, la perle est dans ce cas mêlée à l'aluminium.

Les parures ont une fonction ornementale mais également prophylactique : elles protègent l'individu. C'est le rôle attribué aux amulettes *titchelu moptu*, dont la forme est inspirée des talismans musulmans qui protègent des mauvais esprits. Elles sont portées au bras par les hommes, au cou par les enfants et à la taille par les femmes. Elles sont chargées de matières médicamenteuses. Signalons également les labrets portés par les femmes fali dans la lèvre supérieure, et parfois inférieure, fabriqués dans des matériaux divers. Jusque dans les années 1960, on pouvait en effet voir portés des labrets en quartz, notamment dans le massif du Kangou, mais il est fréquent que ces derniers soient en plomb fondu, moulé (ou martelé) et ciselé. Ces objets étaient destinés à fermer la bouche de la femme et empêcher les mauvais esprits d'entrer dans son corps.

Si les perles de verre et de plastique, produit d'importation et d'échange avec l'Occident, règnent en maîtresses dans l'ornementation corporelle fali, d'autres matériaux étrangers ont été intégrés dans la confection des bijoux comme les pièces de monnaie et jetons de chambres de commerce parfois anciens.

Le costume des Fali se caractérise par la superposition de parures. Ainsi, il était fréquent que s'ajoutent à la taille, en complément du pagne, des ceintures *goroal* richement décorées. Les hommes en portaient faites de fibres végétales, laine, coton, fils d'aluminium et perles attachées sur le devant pour laisser les pompons

tomber vers l'avant et les femmes en portaient souvent plusieurs en même temps faites de fibres végétales ornées de perles et de cuir ou de cuir garni d'anneaux d'aluminium.

Les hommes, pour assurer leur protection pendant la chasse et l'obtention de gibier, revêtaient des ceintures ou des ornements de bras garnis d'amulettes en cornes de chèvres chargées de matières médicamenteuses. Certaines parures comme les jambières *tulu naw* sont portées de manière continue ou presque. Constituées d'une plaque de fer martelé, ciselé et travaillé au repoussé, elles étaient chauffées au dernier moment pour être fermées autour des membres de son propriétaire. Des feuilles fraîches étaient placées au préalable sur la peau pour éviter toute brûlure. Ces objets étaient portés par paire. Pour les retirer, il fallait à nouveau chauffer le métal pour l'écartier et le dégager.

Le patrimoine matériel fali recueilli par Jean-Gabriel Gauthier est très complet et très bien documenté. Ainsi, certaines catégories d'objets collectés tels les sacs couvrent tous les âges de la vie d'un individu et nous permettent d'apprécier la richesse de cet artisanat et son évolution selon les usages.

Les petits garçons entre 5 et 12 ans portent des sacs *kuta hamkaya*, en fibres de tiges de haricot partiellement teintées dans une décoction de tiges de mil ou bien en fibres de baobab tressées teintées à l'ocre rouge. Ces objets portés quotidiennement sont produits par un homme de l'entourage de l'enfant.

L'enfant grandissant, ces sacs augmentent en dimension et en finesse bien que les matériaux demeurent les mêmes à savoir les fibres de tiges de haricot ou fibres de baobab tressées mais agrémentés par exemple de cuir et de chaînettes métalliques. Ils sont portés avec une anse plus grande à l'épaule et servent au transport des biens personnels (noix de cola, monnaie ou autre).

Vers la fin de l'adolescence, les sacs des jeunes hommes ressemblent de plus en plus à ceux des hommes adultes confectionnés avec du cuir de chèvre teinté et peint, orné de perles de verre.

Les sacs d'homme *kuta* sont en effet extrêmement riches, le cuir de chèvre est teinté selon différentes techniques : plongé dans une décoction de tiges de mil, peint à la main à l'antimoine ou teinté avec un mélange de suie et d'huile d'arachide. Il est possible que les anses perlées soient une production de la femme du propriétaire du sac.

Les hommes âgés se distinguaient par le port d'un sac *kuta biu* ("sac de chèvre") confectionné dans une peau de chèvre dépouillée, partiellement tannée et cousue. Une petite anse en cuir permettait de le porter à l'épaule, sous le bras gauche. Ce long sac rendait possible le transport du métier à tisser ou du matériel pour filer dont les personnes âgées avaient bien souvent la charge, notamment durant la saison sèche. Le tannage de la peau se faisait par tension sur des piquets et dépôt de gros sel ou de natron (sorte de bicarbonate de soude), le tout était mis à sécher au soleil.

Les peaux ont une dimension et une fonction symbolique chez les Fali. La peau de serval par exemple symbolise à la fois la jeunesse, la fougue, l'intelligence rapide, l'enthousiasme, la force virile et la beauté, soit toutes les qualités requises pour remplir la charge de chef des jeunes gens *loro*. De ce fait, les chefs des jeunes gens avaient l'apanage du port d'un sac en peau de serval, proche de celle des léopards. Il existe pour les Fali une parenté entre les deux animaux estimés pour leur puissance et leur maturité. Cependant, tandis que la peau de serval symbolise le *loro* et peut être portée par n'importe qui en dehors des circonstances

cérémonielles où ce personnage est présent, nul, s'il n'est véritablement le chef *wuno*, n'avait le droit de porter la peau de léopard ou de s'asseoir dessus.

La peau humaine ou animale agit comme un blason, elle est le support de signes distinctifs et donc le miroir de la valeur morale de l'individu.

SEXE ET FÉCONDITÉ

Certains ornements perlés pouvaient être portés par une petite fille ou petit garçon voire des jeunes gens non mariés pendant les fêtes. Quand ils étaient portés par un jeune garçon, ils étaient mis sur un pagne. Ceci s'explique par le fait que l'enfant naissant est asexué. Ce n'est que lorsque ce dernier est présenté aux ancêtres (il est conduit à cette occasion à proximité du grenier sacré du lignage), vers l'âge de six mois, que l'on précise la nature véritable de son sexe. Le prêtre, après avoir sacrifié un coq pour un garçon ou une poule pour une fille, orne le cou de l'enfant d'un fragment de la plante sacrée, une vigne sauvage (*vitis quadrangularis*, "*dalengu*") ayant macéré dans unealebasse puis verse cette eau sur la tête tout en prononçant le nom choisi par le père qui révèle le sexe de l'enfant. L'enfant reçoit plusieurs noms, celui donné par son père, celui donné par ses camarades (surnom) et le titre adjoint après l'initiation.

Le mariage chez les Fali se fait obligatoirement entre deux êtres de clans différents (exogamie). Il s'agit au départ d'un contrat scellé dès la naissance par une dot et qui devient ensuite une alliance plus étroite. L'engagement entre les familles n'est pas toujours suivi d'effet car les jeunes gens en âge de se marier sont en droit de refuser l'épouse ou l'époux proposé. Les fiançailles ont lieu vers l'âge de huit ans pour les filles et dix à douze ans pour les garçons. Le garçon commence alors à travailler pour mériter sa future épouse en aidant notamment son futur beau-père dans les travaux agricoles et domestiques et offrant des cadeaux (colliers, bracelets, nattes...).

Lorsque la fille est en âge de se marier, vers 16-17 ans, on organise une cérémonie de présentation aux ancêtres dans l'enclos sacré de son clan. Le fiancé vient faire sa demande officielle qui, si elle est acceptée, est suivie de la donation de la dot (bandes de coton, chèvres, moutons, vêtements et bijoux) qui scelle le contrat et dédommage les parents d'une perte aussi bien affective que productive. Le mariage a plus une dimension sociale que religieuse et le divorce est autorisé, la plupart du temps à la demande de la femme. Dans le cadre de la polygamie, les hommes peuvent multiplier les épouses alors que les femmes ont des maris successifs.

Les productions artistiques les plus connues des Fali sont sans doute les poupées de fécondité ou de fiançailles *ham piru* ("enfant de bois"). Elles sont fabriquées par le fiancé et offertes par ce dernier à sa fiancée lorsque le mariage est décidé entre les familles. Le mariage pouvant être convenu tôt dans la vie de la jeune fille, il n'était pas rare (mais ce n'est plus le cas aujourd'hui) de croiser des jeunes filles portant ces poupées dans le dos (à la manière d'un bébé) pendant plusieurs années avant le mariage et jusqu'à la naissance de leur premier enfant.

Le corps est en bois, couvert de perles de verre rouges et jaunes, de cuir, cauris et amulettes. Chaque composant possède une double valeur esthétique et prophylactique. Le montage bruyant a pour fonction de repousser les mauvais esprits (ceux notamment qui empêcheraient la fécondité des femmes), les amulettes *titchelu* en corne de chèvre prises dans du cuir contiennent des plantes médicamenteuses qui protègent la

femme et le futur nouveau-né, les cauris souvent assimilées au sexe féminin appellent à la fertilité du couple en complémentarité avec la forme phallique du corps de l'objet. On ajoute parfois à cette composition des accessoires comme un sac en cuir semblable à celui porté par les garçons et de petits bâtons ferrés.

Cette poupée représente le premier né du futur couple. Ce dernier est toujours de sexe masculin, car les garçons étaient davantage souhaités pour le premier enfant. C'est l'ornement sommital des poupées, figurant les mèches de cheveux tressés des petits garçons *tu lokchom* qui donne le sexe de l'objet.

Une variante de ces poupées réalisée avec des épis de maïs *ham maïta* ("enfant de maïs") existe également. Elle est fabriquée par des femmes mariées ayant eu des enfants et donnée à une amie sans enfants (ou ayant peu d'enfants). Elle est de même portée dans le dos.

Les poupées de fécondité ou de fiançailles sont toujours en usage de nos jours, bien que moins portées.

Jusque dans les années 1980, les femmes faisaient usage de porte-bébés *raw ham* ("berce bébé") confectionnés dans des peaux de chèvre. Portés sur le dos ils étaient attachés sur la poitrine par les pattes souvent renforcées par une tresse de fibres végétales : les pattes inférieures s'attachaient autour de la taille et les pattes supérieures l'une sous l'aisselle et l'autre sur l'épaule, nouées ensuite sur le devant (bandoulière).

Les femmes les fabriquaient pendant leur première grossesse ; le père sacrifiait et mangeait la chèvre quand la grossesse était certaine puis il tannait la peau et la femme achevait la fabrication par l'adjonction de décorations. C'était donc une production du couple qui attestait que l'enfant était le leur.

Les ornements, nombreux, peuvent être de différentes natures, comme des graines et cornes d'antilope (collectées par le mari), ainsi que des grelots en fer, cornes de chèvre et une poupée en fibres de haricot et perles de verre. Le bruit des graines et grelots est destiné à éloigner les mauvais esprits. D'autres sont parés de tiges de graminées pyrogravées, cauris et perles en plastique.

L'enfant pouvait rester dans le porte-bébé jusque vers l'âge de deux ans, même s'il marchait.

Les femmes, mère, grand-mère ou tante, fabriquent toutes sortes de jouets pour les enfants, comme les poupées *Ham Wote* en fibres de tiges de haricot partiellement teintées et garnies de perles de verre. Les bras et les jambes sont représentés par des bouquets de fibres tressées ornés aux extrémités de perles, de même que le nombril et le sexe (ce sont des garçons). Bien que stylisées, ces poupées reprennent avec précision les attributs propres aux enfants comme pour augmenter l'identification de ces derniers à leur jouet. Le collier de perles porté par les enfants est en effet figuré de même que la ceinture prophylactique de perles. Les cheveux sont symbolisés par un bouquet de fibres tressées terminées par des perles, évocation des coiffures en boulette *fali*. Enfin, pour accentuer encore ce réalisme, le corps de l'objet a été passé à l'ocre rouge, à la manière des corps des *Fali* recouverts, jusque dans les années 1970, d'une ocre rouge grasse servant à les hydrater et les protéger du soleil.

Les autres jouets sont en terre cuite. Si le travail de la terre est l'apanage des femmes (confection des poteries et statuettes rituelles), les jouets en terre cuite sont, eux, produits par les hommes. Ils peuvent être de nature anthropomorphe ou zoomorphe.

MOBILIER ET VIE QUOTIDIENNE

Les couleurs et motifs en usage dans les vêtements sont très proches des décors réalisés sur les parois des maisons. Ces dernières sont en effet peintes de figures géométriques et, plus rarement, de scènes figuratives animalières ou anthropomorphiques.

Le terme générique pour désigner l'habitation dans son ensemble est *ba*.

Le *hoyu* est la cour intérieure couverte que possède, devant sa case personnelle, *hoy tibuelgu*, chaque épouse d'un ménage polygame et à plus forte raison l'épouse unique d'un ménage monogame. C'est là que se passe l'essentiel de la vie familiale. Le nombre de personnes à loger et non la richesse conditionne le nombre de cases et leur importance. L'habitation se compose de plusieurs cases rondes construites en pisé et toit de paille reliées entre elles par une clôture de paille tressée. Des arbres sont plantés pour apporter ombrage et décoration à cet ensemble. Les cases sont rapprochées les unes des autres de manière à dégager un espace libre au centre. L'habitation dans son ensemble comprend cinq éléments : l'entrée *atikalat*, la chambre de l'homme *ara*, la case de la femme *hoy tibuelgu*, une cuisine *kanamju* et deux types de grenier intérieur : le *kulu* fermé latéralement par une plaque de terre cuite, il sert de placard et le *doyu* dont l'ouverture est située au sommet. On y grimpe par une petite échelle et il est essentiellement réservé aux réserves de mil. Dans les ménages polygames, chaque épouse dispose d'une unité d'habitation complète. L'habitation comprend aussi en son sein un grenier sacré *kulu manu*, celui de la femme (si elle est l'aînée du lignage), dans lequel sont conservées les pierres *gaw lasingji* qui représentent les ancêtres féminins du lignage. Le grenier sacré des hommes est toujours placé près de l'habitation du chef de lignage. Il comporte une ouverture médiane pour y pénétrer, fermée par une plaque de terre ou une natte. La décoration des murs varie en fonction des lignages mais ils sont presque toujours constellés de points blancs, le blanc étant la couleur du deuil et de la mort.

Les annexes de l'habitation comprennent les greniers extérieurs *danki titu*, constitués de nattes superposées fixées sur des pieux entre lesquelles on stocke les épis de mil ou installe les bergeries et les poulaillers. Lorsqu'une personne décède, on laisse la maison tomber en ruine car cette dernière reste sa propriété, par delà la mort. Par raison d'économie, c'est une pratique qui tend à disparaître.

L'ameublement des maisons est réduit aux choses essentielles : tabouret, nattes, lits et poteries. Dans l'entrée *atikalat* sont placées une ou deux nattes, une peau de chèvre, de bœuf ou de panthère pour recevoir les visiteurs.

Les tabourets sont disséminés un peu partout. Il en existe de deux sortes, l'un *badju kinu* cylindrique ou tronconique, simple ou double, de forme typiquement fali sculpté dans une pièce de bois monoxyle et l'autre d'inspiration peul. Leur fabrication est assurée par les hommes mais l'usage quotidien est plutôt féminin.

Dans la chambre, le mobilier se réduit à des nattes et un lit qui peut être de quatre sortes : un lit de terre séchée solidaire de la case qui pouvait contenir un ou deux creux à la base destinés à mettre des braises durant la saison fraîche, une couche constituée par une planche légèrement incurvée supportée par quatre pieds (typiquement fali), un lit formé par des branches soigneusement lissées s'appuyant sur des pieux fourchus et un lit en tiges de mil emprunté aux Peuls, le *tara*. L'appui-nuque simple ou double *gin ite aho* vient parfois compléter cette modeste literie. L'usage de ces derniers a cependant disparu progressivement

en 1960-1970, lorsque les Fali ont cessé de réaliser des coiffures en boulettes d'argile. Les oreillers en mousse ou en toile remplie de kapok les ont aujourd'hui remplacés.

Avant l'introduction de la culture attelée qui est réservée aux hommes, les travaux agricoles étaient marqués par la complémentarité des tâches masculines et féminines : aux hommes les défrichages et le traçage des sillons à la houe ainsi que les semailles, aux femmes le sarclage. Aux hommes la récolte du mil et aux femmes le portage des épis ainsi que la récolte des autres productions agricoles, en particulier des arachides, culture presque exclusivement féminine. Au moment du mariage, la femme reçoit une parcelle de terre qu'elle cultivera seule ou aidée de ses filles. Les produits en sont sa propriété exclusive : elle peut en faire ce que bon lui semble et le profit qu'elle peut en tirer lui appartient en propre. À son décès, cette parcelle rejoint celles du mari qui font partie des terres claniques.

Dans d'autres champs d'activité la séparation est plus nette, les hommes ont la charge de filer et tisser, de fabriquer les cordes, paniers, nattes, de tanner les peaux et de chasser. La construction des habitations leur incombe mais ce sont les femmes qui vont chercher l'argile et l'eau nécessaires à l'élévation des murs. Elles fabriquent également les poteries - la Terre étant le principe féminin, le travail leur en est réservé -, taillent les pierres utilisées pour écraser le mil et les arachides, gardent et éduquent les enfants en bas âge, ont la responsabilité des tâches ménagères.

Avant le mariage, les jeunes gens peuvent agir librement dans les différents domaines hormis le tissage. Les enfants s'occupent du bétail. Les jeunes garçons aident leur mère aux corvées d'eau, en principe réservées aux femmes qui peuvent participer aux réparations d'urgence dans la maison, par exemple après une tornade en saison des pluies.

Les femmes ont l'apanage de la production des céramiques faites de terre, élément femelle par excellence et mère de l'humanité. La poterie est un "ventre" et considérée comme femelle.

Il existe trois techniques de production : on creuse la motte d'argile disposée sur un plateau tournant avant d'égaliser ses parois à la main ; on monte la céramique au colombin ou bien on moule sur une ancienne poterie. On lisse la panse des poteries avec un estaque. Les poteries sont faites, en principe, au début de la saison des pluies mais en fait tout au long de l'année suivant les besoins. Appelées à recevoir un contenu, elles sont une métaphore de la terre s'appêtant à recevoir graines et pluie.

Les poteries fali sont particulièrement élégantes. Elles n'ont jamais d'engobe et portent un décor uniquement sur l'extérieur ou à l'intérieur du col.

Toutes les femmes sont potières mais certaines, plus douées que d'autres, en font une activité plus dense. Il existe des poteries de toutes tailles et formes, depuis l'imposante *pela* utilisée pour les réserves d'eau jusqu'aux fines et délicates amphores *djongo*. Les marmites *peleka* servent à la cuisson de la bouillie de mil. D'autres sont destinées à la préparation des sauces, qui sont remuées avec un bâton à sauce. Ce bâton est fabriqué par la mère pour sa fille lorsque cette dernière se marie, ce sera son insigne d'autorité. Si une femme se sépare de son mari, elle emporte son bâton à sauce. Au décès de la mère, c'est la fille aînée qui en hérite. Il est rare que les femmes travaillent le bois mais cet objet est produit et utilisé par les femmes exclusivement.

Les poteries à bière de mil prennent place dans la phase finale de la fabrication de la bière. Les Fali cultivent toujours différentes variétés de mils notamment pour la bière brassée à l'occasion des rites de passage, fêtes d'amitié ou de retrouvailles, les funérailles et les rituels d'hommage aux ancêtres.

Le mil rouge est écrasé en farine puis transformé en pâte épaisse par adjonction d'eau bouillante. Cette pâte est mêlée à du levain, étalée et mise à fermenter (on l'arrose régulièrement pour qu'elle reste souple). Au bout de 2 à 4 jours (selon la saison et le climat), on fait bouillir de l'eau, on verse la pâte dans une poterie puis on met de l'eau bouillante dessus et on mélange avec la mouvette en branche d'acacia. Les femmes font la pâte fermentée et font bouillir l'eau (ce sont elles qui vont chercher l'eau) mais ce sont les hommes qui mélangent la préparation dans la poterie.

La bière est bue par tous y compris les enfants lors des fêtes, les personnes âgées, elles, en boivent plus souvent car cette boisson est censée les fortifier et les maintenir en vie.

Les Fali sont des agriculteurs pratiquant, à l'occasion – et de moins en moins – la chasse et la cueillette. Pendant des siècles, ils ont aménagé les montagnes pour y cultiver le sorgho, le mil, les haricots, le sésame ou les arachides (ces dernières ont été introduites dans la région en 1935 par l'administration française et se sont remarquablement adaptées aux habitudes alimentaires des habitants). À partir des années 1960, ils descendent dans le piémont où ils procèdent à des aménagements sur billons qui leur permettent d'obtenir, en saison des pluies, ignames, taro, manioc et patates douces.

Les Fali cultivent également des espèces utilitaires comme le coton pour la confection des vêtements (l'indigo vient du Nigeria). La culture du coton a d'ailleurs fait accéder les Fali à l'économie de marché car il est devenu un produit de vente et de rente permettant d'obtenir de l'argent pour l'achat de produits alimentaires et de biens manufacturés (vaisselle, lampes à pétrole, lampes électriques, vêtements, radios...) et le paiement d'impôts. Cependant, cette culture à plus grand rendement a d'une part, par l'usage de pesticides, eu des conséquences sur la faune et d'autre part provoqué le déboisement de nombreuses aires. Par ailleurs, la mise en jachère des terres a, quant à elle, imposé d'aller de plus en plus loin et créé un semi-nomadisme qui bouleverse les structures traditionnelles.

La vaisselle traditionnelle fali, avant l'introduction de la vaisselle d'importation en métal était en Calebasses (comme toutes les courges, originaire d'Amérique) de différentes tailles et formes selon les usages. C'est une production familiale masculine.

Les Calebasses *tungtu* féminines ou masculines servent à boire la bière de mil. Les enfants en possèdent une également pour boire la bière de mil lors des cérémonies ou consommer la bouillie de mil.

Le corps de l'objet peut être orné de motifs décoratifs pyrogravés.

Celles de plus grande dimension *séo* servent de contenant à sauce ou à condiment. Il existe également des louches ou cuillères *habta* pour prendre la sauce dans la marmite et la verser dans la Calebasse ou bien pour la bouillie des bébés.

Le repas commun du soir est préparé par une des épouses. Chacun prend avec les doigts un morceau de la boule de mil et le trempe dans la sauce. L'alimentation est simple, peu diversifiée et relativement équilibrée grâce à d'anciennes habitudes de cueillette. Cependant, la période de soudure qui correspond à la saison des pluies peut être une période de pénurie quand la récolte de l'année passée est consommée et que celle de l'année en cours n'est pas encore faite.

Pendant la saison sèche, les haricots, pois de terre, citrouilles, patates douces, pousses de l'arbuste *tinbensen*, maïs et riz peuvent remplacer le mil, les fruits du baobab *dino* et du tamarin, complètent le repas qui une ou deux fois par semaine peut comporter un peu de viande ou de poisson séché acheté au marché.

Le repas est pris, pendant la saison des pluies, soit en commun soit individuellement dans la cour couverte de l'habitation ou dans l'une ou l'autre des différentes cases. Durant la saison sèche, il est par contre toujours pris à l'extérieur, dans la cour ouverte.

Le repas rituel est porté aux ancêtres. À la différence du repas ordinaire qui peut varier, ce dernier ne change pas. Il se compose de mil, de sésame et d'arachides. Aucune fête ne peut par ailleurs se donner sans la bière de mil *bolo*.

Hommes et femmes mangent exactement la même chose, la femme enceinte ajoutera par contre à son alimentation, pour des raisons religieuses, la consommation de graines de concombres et de citrouilles, les premières figurant l'élément mâle, les secondes l'élément femelle. On habitue dès l'âge de trois mois l'enfant à manger du mil sous forme de bouillie claire qui s'épaissit progressivement pendant les six mois suivants. On l'habitue de même aux autres aliments jusqu'à son sevrage complet, vers l'âge de deux ans.

Mil et arachides sont broyés dans des meules dormantes en granit récupérées par les Fali sur les montagnes des différents massifs. Ces meules auraient été fabriquées, selon la tradition orale, avant que les Fali ne soient installés dans la région. En fait, elles remontent à un néolithique difficile à dater. Dans la cuisine se trouve le *kanamju* ou table à moudre, construction en terre séchée sur armature de bois affectant la forme d'une table dans laquelle sont incrustées ces meules de granit pour broyer le mil ou les arachides. Suivant leur profondeur, on obtient une farine plus ou moins fine. Elles sont accompagnées de molettes volantes actionnées à deux mains.

Presque tous les aliments sont bouillis mais la viande, en particulier le poulet, ou le poisson peuvent être sautés avec des oignons. Les arachides sont consommées bouillies dans les champs pendant les travaux agricoles mais la plupart du temps elles sont transformées en pâte pour épaissir les sauces. Seul le maïs peut-être grillé à l'imitation des gens du sud du Cameroun. Rien n'est consommé cru, sauf quelques papayes qui poussent dans les habitations ou les fruits sauvages réservés aux enfants.

POUVOIR ET AUTORITÉ

Bien que des structures d'organisation étatique et nationale aient été imposées, les Fali, comme d'autres groupes du Nord Cameroun ont conservé pour leur usage interne une organisation politique plus ancienne. Les tribus, parmi lesquelles on distingue les clans nobles *ni haya*, les clans d'hommes libres et de guerriers *ni fulia* et les clans du bas *ni palala* (esclaves et étrangers) possèdent chacune à leur tête un chef, qui est l'aîné du lignage aîné de chaque clan. Le chef de tribu n'a cependant pas le pouvoir réel qui est entre les mains du *wun voli* (chef de guerre) élu dans un clan noble auquel cette dignité est attachée. Il n'existe qu'un seul *wuno* (chef) par village qui est aussi un chef spirituel. Dans le cas d'une entrée en guerre, cette décision n'était prise qu'avec l'accord de tous les chefs de clans.

L'administration provinciale s'appuie sur ces structures pour exercer son autorité. Elle le fait directement quand les villages ont échappé à la tutelle des peuls ou indirectement par l'intermédiaire des sultans (lamibé) dans le cas contraire.

En fait, aujourd'hui, le chef traditionnel n'a qu'un pouvoir moral. Les relations avec l'administration se font par l'intermédiaire d'un chef administratif élu. Il est en général choisi dans un clan inférieur, à la rigueur dans un clan de forgerons comme c'est le cas actuellement dans le village de Ngoutchoumi.

Objet très rare, le village de Toro a conservé son bracelet d'alliance avec le village de Ngoutchoumi. Cet objet en bronze fondu à la cire perdue datant probablement de la fin du XVIII^e siècle ou du début du XIX^e siècle est de provenance inconnue, car les Fali ne pratiquent pas cette technique. Ce bracelet mâle à trois boules était couplé avec un bracelet femelle à quatre boules, aujourd'hui perdu, appartenant au village de Ngoutchoumi (l'addition des deux chiffres forme le sept, le chiffre parfait). Il a été offert en février 1970 par le chef de Toro à Jean-Gabriel Gauthier pour sceller la réconciliation entre les deux villages.

Jean-Gabriel Gauthier a observé des changements considérables de la faune dans la région entre ses premiers et ses derniers séjours. Le braconnage et la culture du coton usant de pesticides ont eu raison des mammifères comme les lions, panthères, guépards, hyènes qui ont aujourd'hui complètement disparu de la région. Ces derniers ont cédé la place aux singes, les antilopes se faisant elles de plus en plus rares. Rongeurs (lapins, damans, rats), pintades, oiseaux subsistent quant à eux.

La chasse fournissait autrefois le principal apport de protéines des Fali. Jusque dans les années 1980, ce qui pouvait rester de gros gibier (antilopes, phacochères) était encore chassé à l'arc et aux flèches empoisonnées. Les arcs *Shangu* servaient aussi bien pour la chasse que pour la guerre. Taillés dans le bois des rejets de *Ziziphus Spina Christi* (jujubier), ils ont une forme en accolade obtenue par chauffage à la vapeur d'eau. La corde, de faible tension, est en boyaux de chèvre ou de mouton. C'est l'arme principale des Fali, qui excellent dans son maniement. Il est toujours porté par les hommes avec le carquois *yellow* lui-même en bois ou plus souvent en tige de mil creusée, cuir et fibres végétales (et ornements complémentaires éventuels) ; ils le gardent dans leurs déplacements. Le premier arc est offert par le père, le second par le parrain d'initiation et le troisième par l'oncle paternel. Le don de cette arme constitue un gage d'alliance et d'amitié. Les Fali font usage de flèches en fer forgé de différentes sortes selon les proies, placées dans une hampe en tige de graminée et fixées par des ligatures, jadis en boyaux, aujourd'hui en fil de nylon. Ces flèches étaient autrefois empoisonnées. Pour la guerre, le poison était un mélange de venin de naja et de strophantus (une liane) et pour la chasse, un poison à base de strophantus seul. Les flèches étaient la production des forgerons tandis que chacun fabriquait, en principe, son carquois. Il était cependant possible de passer commande à quelqu'un de plus spécialisé (le paiement se faisait en nourriture), le propriétaire avait quant à lui la charge de le décorer.

La décoration faisait partie intrinsèque des objets utilitaires car leur beauté était un gage de leur efficacité. Avec l'augmentation des produits fabriqués achetés sur les marchés cette conception des choses est en train de disparaître.

La chasse a totalement disparu aujourd'hui. Seule subsiste une petite chasse (rongeurs, oiseaux...) pratiquée à l'aide de frondes *tim bolo* en écorce de baobab et pierre dont la taille varie selon le gibier à chasser ou de différentes sortes de pièges comme les pièges à pointe radiaire. Ces armes constituées de pointes en bambou et ligatures en écorce de baobab existent en différentes tailles (jusqu'à un mètre de circonférence)

selon le gibier. Un trou fait sur la piste de l'animal était couvert avec le piège attaché à un arbre ou une pierre, quand l'animal marchait dessus, sa patte restait coincée, les pointes entraient dans sa chair. Ces objets sont aussi en usage pour protéger les villages et sont employés dans la fabrication des masques.

Chaque clan possède son masque personnel *Tiwot tu Manu*, incarnation de l'ancêtre fondateur. Le piège est là pour capturer l'esprit de l'ancêtre. Il est mis à l'arrière, au niveau de la tête, le reste du masque étant en fibres de baobab teintées à l'antimoine. Au sommet du masque sont plantées des plumes d'oiseau car ce sont les oiseaux qui amènent les défunts vers le soleil couchant. Les bandes de coton blanc symbolisent la mort, elles entourent les plumes et retombent sur l'arrière du masque. Les fibres de baobab non teintées représentent la vie et le principe féminin, tandis que le masque est lui un principe masculin.

Les femmes se faisaient d'ailleurs des protections hygiéniques avec ces fibres de baobab (elles faisaient déborder quelques fibres du pagne pour montrer qu'elles avaient leurs règles). Après les règles, elles les lavaient et les faisaient sécher sur leur toit pour montrer qu'elles étaient toujours fertiles. Ces fibres sont un principe de vie.

Au quotidien, pour cuisiner, tailler les arbres, les ongles, tuer les animaux et les dépecer, les Fali font usage d'un poignard au manche en bois et lame en fer forgé d'inspiration peul accompagné d'un fourreau en peau de chèvre gainé d'une tresse de bandelettes de coton caractéristique. Les femmes suspendent le leur dans la cuisine tandis que les hommes le portent à la ceinture ou en bandoulière selon sa longueur.

Les armes à feu *bundugarou* existent mais sont interdites par l'État camerounais, leur usage est donc discret et tous les Fali n'en ont pas. La chasse à l'arme à feu reste d'autant limitée que le gibier se fait plus rare.

Des sacrifices sont pratiqués avant toute activité cynégétique pour protéger le chasseur et se concilier les puissances surnaturelles concernées par cette activité. La chasse individuelle est pratiquée par tous tandis que la chasse collective, qui a un caractère plus ou moins religieux, est l'apanage des hommes et des adolescents initiés.

Lors de conflits entre villages, d'autres armes pouvaient être utilisées, notamment les massues *tikenia* et *timbondju* en bois monoxyle pour les combats corps à corps, également portées comme insigne d'autorité. Elles sont toujours produites par leur propriétaire. Existaient aussi des bâtons ferrés *arandu* en bois monoxyle et lame de fer enroulée à chaud autour du bois et des fouets de guerre *toallin* (produits jusque dans les années 1970) pour la strangulation de l'ennemi. Les fouilles ont révélé l'existence d'épées à soie *betbel* à lame en fer forgé. Depuis le XIX^e siècle, les Fali avaient des épées sur le modèle des épées peul. Au XX^e siècle, l'usage était plutôt décoratif, c'était un objet d'apparat transmis de père en fils (tout le monde n'en avait pas car le métal est rare et cher). La lame était courbée à la mort du propriétaire.

Les forgerons ne constituent pas une caste dans la société fali. Ils appartiennent cependant à des clans particuliers. Ils sont les maîtres du feu et travaillent le fer. La matière première est achetée ou échangée sous forme de lingots ou de boules auprès des Fali du Kangou. On peut également faire usage de matériaux de récupération (tôles, ailes de voiture, boîtes de conserve, fer à béton...). Le foyer est activé au moyen de deux soufflets à outres en peau de chèvre, chaque outre étant terminée dans sa partie supérieure par une large ouverture. Elles sont en relation avec un tube de bois conique correspondant lui-même avec un autre tube de fer de plus faible diamètre qui débouche à l'intérieur de deux cônes en terre emboîtés l'un dans l'autre.

Les forges *hoy titepku* se situent à l'extérieur de l'habitation du forgeron pour limiter les risques d'incendie. Elles ne sont protégées que lors de leur utilisation par un abri de nattes superposées à des piquets.

Le forgeron travaille à la commande et fabrique aussi bien des parures que des outils aratoires (haches, houes, herminettes...), des armes de chasse ou de combat et des instruments de musique prenant place dans les rites (grelots et cloche double). Sa subsistance est assurée par l'agriculture à laquelle il consacre une grande partie de son temps ainsi que par les cadeaux et dédommagements de ses clients.

La musique occupe une place très importante dans la vie sociale et religieuse des Fali.

Il existe tout un champ de mélodies libres, de chansons satiriques et d'improvisations vocales ou instrumentales mais en dehors de cela, la musique est une expression des valeurs religieuses et sociales et demeure régie par des règles.

La musique vocale comprend des chants de travail (une simple phrase répétée et rythmée par des tambours), les chants satiriques, les chansons d'amour accompagnées ou non à la harpe et les chants de guerre. Dans la musique instrumentale il faut distinguer celle dont le caractère est sacré de la musique profane.

Les Fali ne classent pas leurs instruments selon leurs structures mais selon leur usage : "ceux de la mort" tambours à trois et quatre pieds et sifflets de bois et d'écorce simples ; "ceux de l'amitié et de l'amour" harpe arquée, flûte droite et tube à anche vibrante ; "ceux des génies" sifflet à deux trous et sifflets simples en terre cuite ; "ceux du chef" trompe et cornes ; "ceux de la guerre" sifflets simples, trompe et tambour d'aisselle et "ceux des ancêtres sacralisés" bracelets sacrés, cloche double et sistre.

Considérés comme des êtres vivants, les instruments sont différenciés également d'un point de vue sexuel. Cette nature réside soit dans leurs parties constitutives, soit dans les sons qu'ils émettent.

La mort n'affecte que la partie matérielle de l'individu. Les rites funéraires ont pour but de rendre hommage au défunt et permettre à son âme de quitter le corps dans des conditions satisfaisantes pour rejoindre le séjour des ancêtres.

Le cadavre est d'abord lavé, parfois enduit d'ocre puis installé assis, les bras projetés vers l'avant. La tête est en premier lieu enfermée dans une peau de chèvre par le forgeron (c'est lui qui a également la charge de dépouiller l'animal tout de suite après la mort de l'individu), le sexe de l'animal est placé au niveau de la bouche du défunt et les quatre pattes sont ramenées vers le haut de la tête pour former une sorte de chignon. La protection de la tête a deux fonctions : empêcher le souffle vital de s'échapper par les orifices naturels et préserver l'intégrité du crâne, réceptacle de la pensée et du savoir. Le corps est ensuite enveloppé dans de longues bandes de coton et parfois de lanières en peau de bœuf. Le mort est alors prêt à rejoindre ses ancêtres devenus les *Manu* immortels "plus près de Dieu". L'enveloppement du cadavre permet de conserver sa forme et d'emprisonner les forces mauvaises qui pourraient se jeter sur les assistants. Leur manipulation est du ressort des forgerons à qui incombent toutes les tâches funéraires.

L'enveloppement dure en moyenne une journée et une nuit, il s'effectue dans un enclos de nattes couvert, près de l'habitation du défunt. Pendant ce temps, non loin de là, ont lieu les danses funéraires autour des deux tambours sacrés en bois et peau de chèvre, l'un masculin *Tondji Mdom* longiligne et tripode et l'autre féminin *Nondji Mdom* à quatre pieds, plus petit, rond et teinté à l'ocre rouge. Les deux tambours ont des

rythmes différents, ils sont une métaphore de l'acte sexuel pour recréer la vie mise à mal par la mort. Ils dialoguent avec les joueurs de sifflets toujours joués par cinq qui leur tournent autour et sont accompagnés des danses qui prennent la forme d'un cercle d'hommes et d'un cercle de femmes imbriqués, nouvelle métaphore de l'acte sexuel.

Durant les funérailles d'un chasseur, le corps est appuyé sur les massacres des animaux qu'il a tués (gros gibier) et qui ont soigneusement été conservés à cet effet. Au cours des danses funéraires, les femmes de la famille (sœurs, tantes, cousines, parenté consanguine et non d'alliance) du défunt posent les massacres exposés sur leurs têtes pour célébrer les hauts faits du défunt afin qu'il reste un grand chasseur pour l'éternité. Aujourd'hui, le gros gibier a pratiquement disparu de la région, ce rite est donc tombé en désuétude.

Le corps, une fois préparé et après les différents rituels, est introduit dans un puits funéraire, dans la même position. Un mois plus tard, on célèbre la fête du mort *hatslu wuta* qui marque la réincarnation du défunt en ancêtre *manu*. Il pourra alors passer son éternité sous la terre et revenir parmi les vivants par le truchement du masque.

Le masque *tiwot tu manu* sort à plusieurs occasions, pour les funérailles (il guide le mort vers l'au-delà), un mois après le décès et pour les initiations des garçons. Les femmes n'ont, en principe, pas le droit de le voir. Quand il est usé, il pourrit dans une case mais on en prélève quelques fibres pour les mettre sur le nouveau qui est considéré comme le même. Suivant les clans, le masque et la cloche sont conservés dans des cases à part ou entre des rochers.

La cloche double *mdom mbala* précède en effet le masque lorsqu'il vient chercher le défunt pour l'amener chez les ancêtres ou lorsqu'il vient présider les cérémonies d'initiation des adolescents. Elle est frappée avec des défenses de phacochère par le forgeron.

Trois ans après leur mort pour les hommes et quatre pour les femmes ont lieu les funérailles secondaires. Elles consistent à prélever le crâne du défunt et à le placer dans une poterie cachée dans la brousse. C'est dans le crâne que pourront revenir les trois éléments qui constituent l'âme tripartite : la pensée, le savoir et le souffle vital, lorsque les vivants feront appel à eux.

Des poteaux funéraires, effigies autrefois sculptées du chef de famille défunt, étaient plantés à l'emplacement de sa case afin qu'il veille sur sa famille. Cette pratique a disparu dans les années 1970.

LES CHEMINS DU MYTHE

Ce titre est emprunté à l'ouvrage éponyme de Jean-Gabriel Gauthier édité par le CNRS en 1988. Dans celui-ci, Jean-Gabriel Gauthier met en évidence l'immense richesse du patrimoine culturel immatériel fali intimement lié aux objets matériels conservés et exposés dans nos musées. Mythe de création, contes, légendes, proverbes, chants, nous vous livrons ici quelques exemples évocateurs...

UN MYTHE DE LA CRÉATION FALI

"À l'origine de toute chose était *Faw*, *Faw Polo*, Dieu l'unique créateur et organisateur de toutes choses. Dieu était seul dans son ciel et s'ennuyait, alors il s'endormit et rêva. De son rêve naquit la Terre, *Ona*, il la trouva belle et désirable et s'approcha d'elle. De plusieurs unions successives naquit tout ce qui vit. D'abord les montagnes et les rochers puis les ruisseaux et les rivières, ensuite tout ce qui pousse sur la terre. Puis ce furent les lézards, les serpents et tout ce qui rampe sur la terre, puis les oiseaux qui sont les enfants des serpents et tous les mammifères, enfin les génies et pour finir les hommes. Dieu vit que c'était bien mais fatigué et indifférent à sa création laissée aux soins de la Terre-mère, il se retira dans son ciel."

C'est le récit de création le plus simple.

D'AUTRES VERSIONS PRÉCISENT LES CRÉATIONS SUCCESSIVES

C'est ainsi que l'on peut distinguer, avant les unions de *Faw* et de *Ona*, les productions de la terre seule "*Ham Ona isi polo*", les enfants nés de la terre et de la semence de Dieu "*Ham Ona ni tshakto Faw*" et les enfants nés des unions de Dieu et de la terre "*Ham Faw ni Ona pi*".

Dans ce contexte, rochers, montagnes, cours d'eau, végétation feraient partie de la terre, auraient, en quelque sorte, été créés en même temps qu'elle.

Les enfants de la terre seule sont nés des boutons "*tumoto*" qui marquèrent sa puberté "*payam ishu*" : Ce sont, en particulier, le crapaud et la tortue (que l'on trouvait autrefois représentés sur les murs intérieurs des cases).

La deuxième création d'êtres vivants "ceux qui mangent", "*kin kin lie*", vient d'un rapprochement de Dieu et de la Terre : "il la vit, la trouva belle et désirable et sa semence tomba sur elle sous l'effet d'un rêve érotique, "*Dolom oïtité*". C'est également sous l'effet d'un rêve érotique que, par la suite, chaque être humain construit sa figure d'ancêtre qui lui permettra de vivre dans l'au-delà.

De cette fécondation rêvée naquirent successivement "*Tibingo*", le serpent noir "Maître des ténèbres et de la mort", l'hippotrague "*Moshu*", "Maître des herbes et de la végétation", le serval "*Tshom*", "Maître du vent" "*Isku*", les fourmis "*Timisku*", "Maîtres du mortier" ainsi que les "*Tim*", "Maîtres du tonnerre et des éclairs".

Les enfants de Dieu et de la Terre sont issus de leurs unions de plus en plus volontaires donc de plus en plus conscientes. D'une première union naquirent les "*Tindoms*", "les génies" encore imparfaits puisqu'ils n'avaient qu'un œil, qu'une narine, qu'une oreille, qu'un bras, qu'une jambe, mais étant mâle et femelle ils peuvent se reproduire, ce qui explique qu'ils sont toujours là. Puis vinrent les hommes "*Netu*", plus complets que les génies mais pas absolument parfaits car la perfection n'appartient qu'à Dieu. Malgré tout, les génies ayant précédé les hommes, ils sont propriétaires du sol, les hommes n'en n'ont que l'usufruit (ce qui explique que jusqu'à une époque récente, vers 1970, la terre, les champs, ne pouvaient être ni vendus ni loués, mais seulement hérités ou échangés à l'intérieur du clan).

LA LÉGENDE DU FILS DE DJIHORÉ

Cette histoire est très vieille, vieille comme le monde. Peut-être est-elle vraie, peut-être est-elle fausse. Moi, je crois qu'elle est vraie...

Dans un pays lointain, il y a avait un mauvais chef avec de mauvais ministres. Tous les jours, ils volaient les récoltes, incendiaient les villages et tuaient tout le bétail. Ils prenaient les enfants pour en faire des esclaves, prenaient aussi les femmes quand elles étaient jolies. Toujours faisant la guerre, ils chassèrent de chez lui un très vieux chef, très sage, et firent régner sur le pays la peur et la mort. Mais les gens se réunirent. Ils allèrent dans la montagne retrouver leur vieux chef qui s'était réfugié dans un creux de rocher, aux pieds des panthères qui le craignaient, car il était le Chef. Ils lui dirent :

« Toi qui es notre guide, le fils du fils des chefs, défends-nous. Dirige nos combats. »

Mais le vieux chef était trop vieux : « Je ne suis maintenant, hélas ! qu'un arbre mort dont les fruits sont tombés. Le vent même ne veut plus m'arracher. Dieu seul peut nous sauver. »

Il tira de son sac de cuir les coquilles pangu. Il planta dans le sol les bâtons des manu et parla ainsi : « Vous, les ancêtres, qui êtes près de Dieu, donnez-nous la force de chasser ce mauvais chef. »

Et les manu lui répondirent :

« Tu es vieux, il faut que tu aies un fils.

-Hélas, ma femme est trop bien âgée, l'enfantement la fatiguerait trop, aussi accordez-moi la faveur d'accoucher à sa place.

Les manu dirent :

-Qu'il en soit ainsi. »

Deux jours plus tard, un fils naquit à Djihoré. Il était venu sous son ongle. Un si grand miracle ne passe point inaperçu et le mauvais chef, immédiatement prévenu, fit venir le fils de Djihoré pour contempler de ses yeux cette extraordinaire merveille.

Le fils de Djihoré était faible. Ses yeux n'étaient pas habitués au soleil ; ils étaient gros comme un pois de terre. Mais il grandit tant et tant qu'en un seul jour il devint aussi fort qu'un enfant de dix ans. Lorsque le mauvais chef le vit, il lui dit :

« C'est toi, le fils de Djihoré ? Est-il vrai que ton père a accouché sous son ongle ?

-C'est vrai, chef, c'est vrai.

-Dis-moi, Ham a Djihoré, puisque ton père est capable d'accomplir de tels exploits, porte lui cette pierre et dis-lui de la fendre comme il fendrait une calebasse. »

Lorsque Ham a Djihoré fut de retour dans le creux de rocher où habitait son père, le vieillard se mit à pleurer.

Mais Ham a Djihoré lui dit : « Rassure-toi, car je suis le fils de Dieu. »

Il reprit la pierre et partit chez le méchant chef.

« Alors, dit ce dernier, ton père a-t-il cassé la pierre ?

-Non.

-Peux-tu m'expliquer pourquoi ?

Et Ham a Djihoré répondit :

-Peux-tu casser cette calebasse si Dieu ne le veut pas ?

-C'est vrai, dit le chef, je vois que tu es un sage. »

Il appela ses conseillers et leur dit : « Donnez une grosse chèvre à Ham a Djihoré, il est comme mon fils. »

Ham a Djihoré partit dans la brousse. Quant il fut seul, il tua la chèvre et la mangea. Alors, il devint grand, si grand, si fort et si beau qu'aucun homme ne pouvait lui être comparé. Les amis de son père se réjouirent vivement.

« Le mauvais chef, ayant appris la nouvelle, voulut de ses yeux vérifier cette réalité. Il le fit appeler :

« Tu es grand et fort, Ham a Djihoré, tu vois que je t'avais donné de la bonne nourriture. Que peux-tu me raconter ?

-Hier soir, il se fit un grand froid sur la terre. La nuit vint, éclairée par deux lunes. La lumière était telle que mon père a brodé deux manteaux.

-C'est vrai, dit le chef, je te donne un troupeau. »

Mais, lorsque Ham a Djihoré fut parti, le mauvais chef réunit tous ses conseillers et il leur dit : « Il faut en finir avec ce garçon, car bientôt il commanderait à tout le pays. Allez lui dire que demain nous irons à la chasse ensemble. »

De très bonne heure, Ham a Djihoré et le mauvais chef partirent dans la brousse. Soupçonnant une ruse, Ham a Djihoré portait sur son dos un très gros sac rempli de cendres. Ce sac était percé d'un trou et ainsi il marquait son chemin.

Arrivés à un endroit où les arbres étaient aussi hauts que la montagne de N'Goutchoumi, le mauvais chef lui dit : « Toi qui es jeune, grimpe dans cet arbre me cueillir ces beaux fruits. »

Ham a Djihoré grimpa. Lorsqu'il fut sur une haute branche, le mauvais chef entoura l'arbre d'épineux et s'enfuit en courant. Le soir, lorsqu'il revint à son habitation, il appela sa femme :

« Femme, porte-moi mon manteau.

Elle répondit :

-Ham a Djihoré vient de le prendre. »

Et le mauvais chef se coucha sur le côté gauche, car il se sentit malade. Quelques temps plus tard, il fit revenir Ham a Djihoré : « Vois-tu, j'ai besoin de toi. J'ai construit un grenier, mais il faut quelqu'un de très fort pour installer le toit. Pénètre à l'intérieur, nous le poserons sur les murs tandis que tu dirigeras la manœuvre. »

Ham a Djihoré pénétra dans le grenier. Aussitôt les fils du mauvais chef lièrent le toit au mur et partirent chercher du feu pour l'incendier. Le plus jeune fils du mauvais chef vint à passer. Il entendit du bruit et dit à Ham a Djihoré :

« Que fais-tu dans ce grenier?

-Je mange des bons fruits.

-Veux-tu m'en donner?

-Oui, mais viens les chercher. »

Il ouvrit le grenier et Ham a Djihoré s'enfuit après avoir remis la toiture en place. Bientôt le mauvais chef revint avec des torches. Lui et ses gens mirent le feu au grenier. Alors, pendant qu'ils riaient et dansaient, ils entendirent derrière eux une petite voix qui disait : « Je te salue, ô chef, c'est moi Ham a Djihoré. » Tous s'enfuirent, seule demeura une jolie jeune fille qui se mit à pleurer. Ham a Djihoré s'étant approché d'elle lui demanda :

« Pourquoi pleures-tu?

-Je pleure parce que tu as tué mon frère. Mon père était mauvais, mais mon frère était bon. Pourquoi, toi Ham a Djihoré, le fils de Dieu, as-tu fait cela?

Ham a Djihoré la prit dans ses bras et, en la caressant, lui répondit :

-Ton frère n'est pas mort. Il revivra par nous, car tu seras ma femme ; je suis le fils de Dieu. Ainsi Dieu l'a voulu. »

LA HYÈNE ET LE CHAT BONGO NI TIKAWLI

Un petit chat, tout blanc, revenait de la chasse. Il portait un gros poulet. Au détour du chemin il rencontra Bongo, la Hyène.

Dès qu'elle le vit, elle lui dit : « Chat, que portes-tu là? Donne-moi ce poulet. »

Le petit chat répondit : « O, grande hyène, je te salue toi et les tiens. Tu es le Seigneur de ces montagnes ; ton seul nom fait trembler tous les habitants de la plaine. Tu es comme l'ombre de Dieu. Ce gibier, je te l'offrirais volontiers s'il n'était indigne de toi, car cette nourriture est juste bonne à rassasier un pauvre petit chat tel que moi. Aussi, grande hyène, vais-je me permettre de te dire où se trouve une proie digne de ta Grandeur. Là-bas, au sommet de cette montagne, près de l'habitation des hommes, vivent des chèvres bien grasses. Le soir, on les enferme dans un enclos. Il te suffira une fois la nuit venue, de monter sur le toit et, par l'ouverture de ce même toit, tu apercevras leur toison blanche. »

La hyène satisfaite lui dit : « Chat, je te remercie ; tu es digne de figurer parmi mes serviteurs. » D'un bond, elle sauta sur un rocher et disparu derrière un taillis d'épineux. Quand la nuit devint blanche, lorsque les hommes dorment, Bongo s'approcha furtivement des habitations. Vite, elle saute sur le toit. Elle aperçoit une tâche de lumière, elle se jette dessus. Ce n'était point les toisons de chèvres grasses, mais les cendres brûlantes d'un foyer. Ses hurlements de douleur réveillèrent les hommes et elle ne dut qu'à la vitesse de ses pattes de pouvoir leur échapper.

Au petit matin, alors qu'elle léchait les multiples plaies dont son corps était couvert, elle vit le chat, un chat tout gros, tout rond, avec un ventre bien plein. Alors, prenant son air le plus aimable, elle lui dit : « Chat, petit chat, approche, approche, que je te donne de la bonne chèvre bien blanche et bien grasse » - « Tikawli, tikawli, got jot biu! »

Et le petit chat répondit : « Oh! Je ne peux plus, j'ai trop mangé de poulet » - « mi me ole jot gemshu!... »

BIBLIOGRAPHIE INDICATIVE DE JEAN-GABRIEL GAUTHIER

Contribution à l'étude de la musique des Kirdi Fali du Tinguélin : Nord Cameroun, Université de Bordeaux, 1959.

L'habitation des Fali de Ngoutchoumi (département de la Bénoué, Nord-Cameroun), Bordeaux, Société Linnéenne de Bordeaux, 1963.

Les sépultures d'enfants de la nécropole de Hou (Nord-Cameroun), Bordeaux, Société Linnéenne de Bordeaux, 1963, pp. 189-192.

Caractères et variations morphologiques des Fali du Tinguélin, Nord-Cameroun, en collaboration avec J. Wangermez, Paris, Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris, 1964.

Les Fali de Ngoutchoumi, montagnards du Nord-Cameroun, Oosterhout, Anthropological Publications, 1969. Etnografica en archeologische vondsten uit Noord-Kameroen, Oosterhout, Anthropological publications, 1969.

Les Fali Hou et Tsalo montagnards du Nord-Cameroun : Vie matérielle, sociale et éléments culturels, Oosterhout, Anthropological publications, 1969.

Recherches sur la Préhistoire en Pays Fali Nord-Cameroun, Thèse de doctorat d'état es sciences naturelles, 1971.

- "La civilisation Sao. Recherches archéologiques en Pays Fali (Nord Cameroun)" in *Archéologia*, n° 49, août 1972, pp. 45-56.
- Arts anciens du Nord Cameroun*, Oosterhout, Anthropological Publications, 1973.
- J.G. Gauthier et G. Jansens, *Ancient art of the Northern Cameroons : Sao and Fali = art ancien du nord-Cameroun : Sao et Fali*, Oosterhout, Anthropological publications, 1973. 36p.
- "Perles de pierre et de verroteries anciennes du Pays Fali au Nord Cameroun" in *Archéologia*, n° 87, octobre 1975, pp. 40-48.
- "Un chef d'oeuvre de l'art ancien des Fali « le mort ni Kanga »" in *Bulletin de la Société Anthropologique du Sud-Ouest*, 1975, Tome 10 n° 1.
- "Découverte d'une tombe de guerrier" in *Archéologia*, n° 96, juillet 1976, pp. 56-59.
- Etude de synthèse d'une population donnée, dans son écologie et son environnement : Les Kirdi Fali Nord-Cameroun, Rapport d'activité et de recherche*, CNRS, 1977.
- Archéologie du Pays Fali Nord-Cameroun*, Bordeaux, CNRS, 1979.
- Etude de synthèse d'une population donnée les Fali du Nord Cameroun*, Laboratoire d'Anthropologie de l'Université de Bordeaux I, Travaux et documents – années 1978-1979.
- "Les Fali du Cameroun septentrional" in *Contribution de la recherche ethnologique à l'histoire des civilisations du Cameroun*, Paris, Ed. du CNRS, 1981. pp. 331-597.
- "Nature et formes de pouvoirs dans les sociétés dites acéphales : exemples camerounais" in *Compte-rendu de la journée scientifique de Yaoundé*, 1er mars 1978, Paris, Orstom, 1982.
- Histoire du peuplement au sud du lac Tchad : Cultures anciennes et dynamiques actuelles*, Talence, CNRS, 1985.
- "Témoignages archéologiques d'actes médicaux et chirurgicaux dans deux populations du Nord Cameroun" in *Archéologie et Médecine, VII^{èmes} rencontres Internationales d'Archéologie et d'Histoire*, Antibes 1986, Juan-les-Pins, Ed A.P.D.C.A., 1987, pp.561-563 et 572.
- Les chemins du mythe*, Meudon, CNRS, 1988.
- Les chemins du Mythe : Essai sur le Savoir et la Religion des Fali du Nord Cameroun*, Meudon, CNRS, 1988.
- "Gravures rupestres et peintures du Pays Fali (Nord-Cameroun)" in *Memorie*, Milano, 1993, volume XXVI Fascicolo II, pp.257-260.
- Peaux et cuirs chez les Fali du Cameroun*, Hermès, Laboratoire d'Anthropologie Université Bordeaux I, 1995.
- "Typologie des sépultures et identification culturelle – populations du Cameroun et du Tchad", in *Bulletin et Mémoire de la Société d'Anthropologie de Paris*, Paris, 1996.
- Ouverture d'une société traditionnelle à une économie de marché : un dilemme alimentaire*, Dossier dactylographié, Laboratoire d'Anthropologie de l'Université de Bordeaux I (après 1990).

"À propos du taurin en Pays Fali actuel et en Pays Sao ancien" in Christian Seignobos, Eric Thys, *Des taurins et des hommes : Cameroun, Nigéria*, Paris, Orstom, Collection Latitudes 23, 1998, pp.335-341.

Des cadavres et des hommes ou l'art d'accommoder les restes, Genève, MEG -Collection Nouveaux itinéraires Amoudruz, 2000.

En coll. avec Viktor Cerny, *Mezi Saharou a tropickymi pralesy : lidé z pohori mandara = Between the Sahara and the tropical rain forests : people of the mandara mountains*, Prague, 2001.

"Les Fali du Cameroun" in *Cuisiner manger acheter digérer*, Fondation Alimentarium, Nestlé, 2003.

Contribution à l'histoire : Archéologie du massif de Tinguelin (Bénoué), Bordeaux, Edition du Centre Universitaire de polycopiage de l'AGEB Bordeaux, Faculté des Lettres et Sciences Humaines, sans date.

Les formes déformées : Transformations, déformations, mutilations corporelles, Dossier dactylographié, sans date.

Cultures anciennes, sociétés traditionnelles, dynamiques de changement, Projet de création d'une RCP, Dossier dactylographié, sans date.

Sépultures et rites funéraires du Pays Fali Nord-Cameroun, Dossier dactylographié, Bordeaux, sans date.

Une société africaine traditionnelle : Les Fali : paysans du Nord-Cameroun, Centre Régional de Documentation Pédagogique de Poitiers, Dossier dactylographié, sans date.

Une société africaine traditionnelle : Les Fali (Hou et Tshalo de Ngoutchoumi) paysans du Nord-Cameroun, Bordeaux, Centre Régional de Documentation Pédagogique de Bordeaux. Collection Annales du Centre Régional de Documentation Pédagogique de Bordeaux.

CRÉDITS ET REMERCIEMENTS

Rédaction et supervision scientifique :

Émilie Salaberry, responsable des collections extra-européennes au musée d'Angoulême.

Conception graphique et intégration

Grégory Legeais, Alienor.org, conseil des musées.

Remerciements

Chantal Gauthier et la famille de Jean-Gabriel Gauthier.

Graziella Relet, documentaliste au musée d'Angoulême.

Patrick Blanchier, photographe de la ville d'Angoulême.

Yves Descubes, retraité du laboratoire audiovisuel de l'université Bordeaux I.